

## Avril

-Tu ne peux pas sortir habillée comme cela, ma fille !

Ma mère me regarde. Je suis prête pour sortir. Toute pimpante.

Après un silence, un moment d'hésitation, elle ajoute :

-Tu es beaucoup trop belle.

Son regard s'est arrêté sur ma poitrine. Je vois ce qui la gêne.

Mon petit haut couleur rose pâle. Il n'est pas très échancré, mais très fin et près du corps, il moule mes seins. Deux rondeurs fermes aux galbes parfaits, dont les tétons pointent sous le tissu, puisque le soutien-gorge n'a pas pu les aplatir... Deux jumelles au charme ineffable. Deux appas... Deux pièges.

Il va très bien avec ma jupe gris perle qui s'arrête à 10 cm au-dessus du genou.

On est en avril. Pour les vacances de printemps, j'ai quitté l'internat de Sainte Richilde, et je suis de retour à Paris.

Le printemps est là : le soleil inonde les vitres, et il fait bon.

Habillée comme je suis, je me sens printanière, en accord avec la nature, qui a décidé de se faire belle et riante.

La chaleur pénètre mon corps, et je me sens bien

-Fais-moi plaisir, insiste ma mère, change-toi.

Je l'interroge du regard, avec l'air de celle qui ne comprend pas ce que l'on veut d'elle.

-Pourquoi ne pas mettre l'uniforme de ton école ? Je le trouve très élégant.

Nous y voilà !

Ma mère tient à son rang. Si on rencontre des gens qui nous connaissent, il importe qu'ils sachent tout de suite que je fréquente une école réservée aux jeunes filles de très bonne famille. Des familles très aisées, voire même fortunées, comme la nôtre... Un établissement sans aucun contrat avec l'Education Nationale, et qui, de ce fait est entièrement financé par les familles.

Les frais de scolarité, tout à fait prohibitifs, nous épargnent la fréquentation des classes populaires et des classes « moyennes », voire même de ceux qui ne sont que moyennement riches.

Ce qui, paraît-il, est garant de notre bonne éducation.

Quant aux garçons, et aux enseignants mâles, ils y sont interdits de séjour.

Pour préserver notre moralité, et s'assurer que nous parviendrons toutes intactes au mariage.

On peut toujours rêver !

Bon. Je suis une fille obéissante, tout au moins en apparence. Je vais donc mettre mon uniforme de lycéenne.

Un peu à regret, car le rose est ma couleur préférée : elle va si bien avec ma chevelure noire. Elle exprime la gaieté et l'amour, c'est la couleur féminine par excellence, presque un drapeau.

Mais l'uniforme ne me déplaît pas non plus : à la fois sérieux et vintage, les jeunes filles du bahut l'adorent. La jupe plissée, qui s'arrête à dix centimètres au-dessus du genou,

date d'une époque où les filles ne pensaient pas à mal. Aujourd'hui, elle est sexy, et même quelque peu suggestive.

On nous a aussi gratifiées d'un chemiser blanc au col brodé.

-Je ne mets pas le blaser ?

Ma mère fait la moue. Le blaser est très élégant : assorti à la couleur de la jupe, avec l'écusson de l'école sur la poche de poitrine, il fait école anglaise chic. Elle aimerait bien que je le mette.

-Maman ! Il fait chaud.

Elle insiste, je cède.

D'ailleurs, il ne fait pas si chaud... Ma mère pourra être fière de sa fille. Elle pourra me montrer à ses amies, aux connaissances, aux voisins, et même aux simples badauds, sous l'uniforme de la plus dispendieuse des écoles privées, bien reconnaissable à son écusson.

Afficher son statut social. Ma mère adore.

Je suis une fille de la « haute ». Il faut bien assumer, et participer à l'affichage.

-N'oublie pas de mettre des collants.

-Des collants ?

-Une jeune fille comme il faut ne sort pas les jambes nues.

C'est vrai ! A Sainte Richilde aussi, nous ne sommes dispensées de collants que les mois de juin et de septembre. Nous ne sommes qu'en avril.

C'est terriblement dangereux, la peau d'une fille ! En particulier la peau des jambes... Et surtout celle des cuisses, et c'est à peine si on peut oser écrire ce mot.. On en voit un petit bout sous l'ourlet de ma jupe. Danger !

-Bon, d'accord Maman. Je mets des collants.

Ce que Maman ignore, c'est qu'avec la complicité de Tante Candice, qui n'a que dix ans de plus que moi, et qui est plus une copine qu'une vraie tante, je me suis procuré des bas, que l'on tend avec un porte-jarretelles... Moins pratiques que les collants mais beaucoup plus sexy. J'adore. Et je ne suis pas la seule. A Sainte Richilde, bien des filles, même parmi les plus sérieuses, ont remplacé les collants par des bas. Je l'ai constaté bien des fois, lors de contacts fusionnels avec mes camarades les plus proches. Nous sommes toutes folles de lingerie... Les filles de la haute doivent aussi apprendre à séduire, à charmer, à exacerber le désir du mâle convoité. Plus tard, en bonne maîtresse de maison, il faudra savoir retenir son homme dans le lit conjugal. Dans toute femme, il y a une magicienne, une Armide qui retient son chevalier prisonnier, par le moyen de ses charmes.

De toute façon, Maman n'ira pas inspecter ce que je porte sous ma jupe. Et cela vaut mieux, car j'ai aussi décidé de ne pas mettre de petite culotte.

Par bravade. Par provocation. Mais surtout parce que ça m'excite !

Maman propose de traverser le jardin public...

Je m'arrête devant la Baigneuse. Une statue de bronze représentant une jeune femme nue, un peu penchée en avant, qui lève les bras pour arranger ses cheveux.

Je la regarde longuement.

-Qu'est-ce que tu as ? demande ma mère.

-Rien... Seulement, je la trouve très belle.

-Tu as raison, répond-elle avec réticence. Elle est belle.

J'ai toujours aimé cette statue. Malgré sa nudité, et son aspect vulnérable, il émane d'elle je ne sais quelle impression de puissance. Pas seulement le pouvoir de donner la vie, ni celui d'inspirer l'amour et le désir, moins encore celui d'imposer à un homme ses caprices, mais un pouvoir supérieur, angélique et quasi divin, celui de rayonner le bonheur de vivre. La féminité, créatrice, qui engendre l'humanité.

Aucune statue masculine n'exprime cela. La force, la domination, le triomphe et la gloire.... Mais de bonheur point.

Nous prenons l'allée centrale. En ces premiers jours de printemps, il y a beaucoup de promeneurs, principalement des femmes avec des mioches.

Nous arrivons devant le grand bassin rond.

Il est entouré de statues représentant des scènes mythologiques, toutes blanches sur leurs hauts socles, alternant avec des vasques de pierre juchées de la même manière. Des chaises de tôle peintes en vert sont offertes aux derrières fatigués. Certaines sont occupées par des promeneurs de tous âges désireux de faire une pose pour observer les palmipèdes qui flottent obstinément au milieu des vaguelettes.

Ma mère s'arrête un moment.

Elle regarde l'eau qui clapote doucement, fixe un moment le jet qui s'élève à la verticale pour retomber en gouttes avec un bruit mouillé. Elle semble avoir envie de prendre place sur l'un des sièges et de rester là un moment.

Ça va bien cinq minutes. Après c'est un peu ennuyeux.

-On y va, Maman ?

-Regarde qui vient ? répond-elle. Tu la reconnais ?

Une amie de ma mère, flanquée de son fils.

Une rencontre fortuite ? Vraiment ? Ou quelque peu préméditée, de la part de Maman et de cette dame

Présentations, comme dans un salon.

Le jeune homme s'appelle Edgar. Il a 20ans, quatre ans de plus que moi et il est en prépas.

Selon sa mère, c'est un bûcheur et cette promenade est la seule interruption qu'il s'est permise dans son programme de révision.

-J'ai dû insister, dit la dame. Il faut bien qu'il prenne l'air !

Dans 5 mois il intégrera probablement Polytechnique

Il est d'une excellente famille. Le père est directeur financier d'une grande banque

-Ma fille Laure dit simplement ma mère. Elle passe son bac dans 3 mois. Elle veut étudier le droit et devenir avocate.

Je porte l'élégant uniforme de Sainte Richilde, l'école la plus chère du pays. Moi aussi, je suis d'une bonne famille, d'une famille bien, appartenant à la haute bourgeoisie.

Et maintenant, j'ai fait la connaissance d'Edgar ! Un garçon bien.

Peut être que les deux mères organiseront une autre rencontre... et que de fil en aiguille, dans quelques années... Sait-on jamais ? Elles ont semé, à pleines poignées, les graines qui feront peut-être fleurir l'amour, et elles escomptent déjà la récolte, un grand mariage dans l'église de la Madeleine...

Il est pas mal Edgar. Je me le ferais bien, mais tout de suite. Sans cérémonie.

Je crois qu'il me trouve jolie

Elle est toute fière maman

Savez vous chère Maman que votre fille ne porte rien sous sa jupe ? Sous l'uniforme qui fait votre fierté ?

Si une saute de vent survenait, je montrerais au jeune Edgar mes intimités de fille J'en arrive à le souhaiter. Rien que pour voir la tête qu'ils feraient, tous les trois, le futur polytechnicien et les deux mamans...

Mais non. Ce n'est pas possible. Le tissu de la jupe est épais, et les plis lui donnent une certaine fermeté, et même une certaine raideur. Il faudrait une fore bourrasque pour la soulever.

Je sens seulement un coulis d'air frais sur mon sexe, qui frôle comme une caresse mon clito déjà turgescence, ma petite noisette. Je l'aime bien quand il est dans cet état

Pour l'instant, je devrais me contenter de ce petit plaisir.

Un salon de thé. Ma mère me propose d'entrer pour prendre un thé ou un café. Je sais qu'elle adore les gâteaux.

Nous dédaignons la terrasse : il fait encore trop frisquet pour rester assises dehors.

Quoique d'un luxe discret, l'établissement est délicieusement désuet, vintage comme on dit

A l'intérieur, nous prenons place à une jolie petite table ronde recouverte d'une nappe de satin vieux rose qui descend jusqu'au sol, surmontée d'un napperon de lin blanc à jours, bordé d'une large dentelle. Au centre, un soliflor en cristal contient deux tulipes fraîches de couleurs vives.

Une serveuse, robe noire et tablier blanc frangé de dentelles (décidément !) s'approche pour s'enquérir de nos desiderata.

-Deux thés Earl Grey, demande ma mère, en connaisseuse. Je sais que vous en avez d'excellent.

Je devine qu'elle ne va pas s'en tenir là

-Vous ajouterez un Paris Brest. Et pour toi, Laure ?

-Un éclair au chocolat, s'il vous plaît.

Dès que nous sommes servies, Maman attaque son Paris Brest à grand coups de cuiller. Le combat de Tancrede et Clorinde. Entre deux bouchées, elle sirote un peu de thé. Le gâteau à moitié démoli, elle interrompt ses assauts plus longuement pour me dire :

-Ton père a des journées de dingue ! Entre les audiences et la préparation des dossiers, il travaille jusqu'à douze heures par jour. Parfois, il doit même sauter le déjeuner pour se contenter d'un sandwich.

Puis, après deux nouvelles bouchées, elle ajoute :

-Cet après-midi, il décompresse : il fait son golf avec le préfet.

Je ne la contredis pas. En réalité, il passe l'après-midi avec Sandrine, sa secrétaire, dans un hôtel de charme, à..... Il y va tous les mercredis après midi, Je le sais, car j'ai trouvé la facture de la semaine précédente. Bien sûr, je n'en ai pas soufflé mot, je ne suis pas une cafteuse. Quant au préfet, il se livre de son côté aux mêmes turpitudes, et les deux hommes se servent mutuellement d'alibi.

Avec la facture, il y avait aussi la culotte de la jolie Sandrine. Enfin, je veux dire le string.

Elle est toute mince, Sandrine, si j'en juge par son string

Pourquoi mon père a-t-il conservé cet affriolant dessous ? L'avait-elle oublié sur un fauteuil en quittant l'hôtel, obligeant son amant à le faire disparaître dans sa poche avec la facture ? Non, je crois plutôt qu'il a sollicité le droit de le conserver lorsque la belle l'a ôté. Mieux encore, qu'il s'en est emparé comme d'une prise de guerre, comme on s'empare des dépouilles opimes, prises à l'ennemi, des drapeaux, des étendards, des canons que l'on fait fondre pour dresser un monument à la gloire du vainqueur. Rappelez-vous Napoléon tapissant notre Dame avec les emblèmes russes et autrichiens.

Je me suis laissé dire que certains hommes se plaisent à les conserver comme témoins de leurs conquêtes.

Il faut dire qu'il en vaut la peine : c'est un étroit triangle de tulle rose, diaphane, entouré d'une profusion de dentelles et agrémenté sur le dessus d'un petit nœud corail.

En un mot, c'est un outil pour faire craquer les hommes. Un ustensile bandatoire, très utile à celle qui veut stimuler les capacités viriles de son amant en vue d'accroître la chaleur des rapports, et d'augmenter l'intensité et le nombre de ses propres orgasmes.

Par bravade, je l'ai passé, sans même l'avoir lavé, au moment de me préparer pour sortir. Je voulais le porter pour me promener avec Maman !

Je dis bien par bravade, voire même par provocation, car pour Maman, une telle lingerie est une horreur, et même une abomination. Une parure pour les putes... Bien sûr, elle n'utilise pas ce mot, préférant la périphrase « femmes de mauvaise vie », qu'elle prononce en pinçant le nez, avec un pli méprisant de la bouche.

Pour Maman, une petite culotte doit être en coton blanc, bien opaque, orné simplement d'une fine dentelle à l'élastique et autour des cuisses. Bien sûr, les rondeurs callipyges doivent être dissimulées, et le port du string est en soi une perversion...

Elle ne connaît rien à la séduction, ma pauvre maman ! ni au désir.

Je l'ai donc passé, et il m'allait fort bien. Il est si rikiki que je n'ai pas pu caser ma toison intime à l'intérieur. Le petit triangle rose ne commence qu'en bas du pubis, et l'étoffe en est si fine qu'elle me moule le sexe et qu'elle en laisse deviner les contours sous ses transparences... Je me trouve archi mignonne et terriblement tentante !

Hélas ! Le ruban de dentelle qui passe entre mes fesses me démange ! Je décide donc de l'ôter.

Sans pour autant le rendre à l'homme qui l'a conquis de haute lutte. D'ailleurs, il possède sûrement d'autres trophées. Mon père est un cavaleur, je le soupçonne même de tromper Sandrine avec d'autres femmes...

Finalement je suis allée me promener cul nu sous ma jupe. C'est encore plus provocateur, ma nature profonde et mon pouvoir sexuel s'expriment bien mieux ainsi. J'ai toujours pensé que la culotte n'est pas un vêtement féminin : nous avons nos chemises, nos jupons et nos robes, laissons donc les caleçons aux hommes ! Je n'apprécie que fort peu l'invention de Catherine de Médicis, qui a mis trois bon siècles pour s'imposer.

-A quoi penses-tu ? demande ma mère.

-A rien, Maman. Je t'écoute.

-Finis donc ton gâteau. Je t'en offre un autre...

-Non merci, Maman.

Puis, sans transition, elle ajoute :

-Cela lui fait du bien, à ton père, cette demi-journée en plein air. Il faut qu'il prenne de l'exercice, pour se maintenir en forme.

De l'exercice ? J'imagine. Je visualise, même. Papa se dépense sans compter, brûle ses calories, ce qui lui permet d'éviter l'embonpoint des hommes qui approchent la cinquantaine.

-Tu sais que je parle souvent avec l'épouse de Monsieur le Préfet. Je la rencontre souvent chez le coiffeur... Tu peux être fière de ton Papa, c'est un vrai sportif.

Je la regarde, l'invitant à continuer. Je bois ses paroles en même temps que mon thé.

Elle appelle la vendeuse.

-Apportez-moi un mille feuilles, je vous prie. Et pout toi, vraiment rien ?

-Vraiment rien.

*Faute de faire de l'exercice pour brûler toutes ces calories, il me faut bien limiter les sucreries ! Surtout si je veux continuer à essayer les strings des maîtresses de Papa !*

-C'est presque toujours ton père qui fait le meilleur score. En bon perdant, Monsieur le Préfet paie les rafraîchissements au club house. Juste un verre, bien entendu. Ce sont des hommes sérieux, mais il faut bien se détendre...

Pour la détente, on peut compter sur eux.

-En le voyant bander ses muscles et dresser son club à la verticale, m'a raconté la « Préfète », reprenant la narration admirative de son époux, on est sûr qu'il va tirer un coup magistral !

-Cela s'appelle un driver, Maman... On utilise un driver au départ d'un trou, pour aller le plus loin possible et essayer d'atteindre le green.

On apporte le mille feuilles. Maman commence à le massacrer avec méthode.

-Peu importe, tranche-t-elle. Ton père arrive à se tirer de toutes les positions.

Je répète, interloquée :

- Toutes les positions ?...

Je sais que papa est un piètre golfeur, et qu'il n'a pas son pareil pour envoyer sa balle dans le rough ou dans un bunker. Je l'ai vu à l'œuvre, au practice, un jour où il m'avait emmenée prendre une limonade au club house.

-Je veux dire, quand sa balle est en difficulté sur le terrain... Il s'en sort avec adresse. Monsieur le Préfet ne tarit pas d'éloges à son égard. ... Il finit toujours par la mettre dans le trou.

Stupéfaite, je la regarde sans rien dire

Elle poursuit le pilonnage du mille feuilles.

-La mettre dans le trou, reprend-elle, c'est bien le but du jeu, n'est-ce pas ?

Je concède :

-Le golf est un sport d'adresse. Et Papa n'en manque pas.

-D'adresse, et d'endurance aussi. Au golf, il faut beaucoup marcher. La marche est un sport particulièrement sain, qui fait travailler toute la musculature, et qui stimule la ventilation des poumons. Ton père a toujours été un bon marcheur.

-C'est vrai. Il tient le coup, il assure...

-Tout à l'heure, quand ils rentreront, ils auront fait leurs dix-huit trous ! Et je ne sais combien de kilomètres... Ils seront fourbus. Mais c'est de la bonne fatigue. Demain, ils se lèveront en pleine forme !

Elle boit une gorgée de thé, pour faire descendre. Soudain, elle me dit, tout à trac :

-Et Edgar ? Qu'en penses-tu ?

Elle ne me laisse pas le temps de répondre et ajoute :

-Beau garçon, n'est-ce pas ?

J'opine du chef.

-Ton père a toujours beaucoup de charme. Mais, étant jeune, il était vraiment très beau. Irrésistible. Bronzé, sportif, intelligent, cultivé, il avait tout ! Vraiment Tout ! Les femmes étaient folles de lui, tu penses bien. Avec moi, ce fut le coup de foudre.

Une bouchée. Maman ferme les yeux pour mieux savourer la crème grasse et sucrée

-Au départ, dit-elle, mes parents se sont montrés réticents, car sa famille n'a pas le même niveau social que la nôtre, ni surtout la même fortune... Mais c'était un jeune avocat plein d'avenir, et ils se sont laissés fléchir. Nous nous sommes donc mariés.

Une autre gorgée de thé.

-Depuis, nous nous aimons comme des fous ! Sans discontinuer ! Comme au premier jour.

La cuiller est suspendue un moment au-dessus du gâteau.

-L'amour ! dit-elle encore. L'amour ! Si tu savais combien l'amour m'a rendue heureuse !

La cuiller s'abat, brise la croûte de sucre qui coiffe le gâteau, et le fracasse en éclats, comme du verre. Maman enfourne aussitôt l'un d'eux et le suce avec volupté.

-Je ne te souhaite qu'une seule chose, ma Chérie, c'est de connaître un jour un amour comme le mien.

-Merci, Maman !

Lisez : « Une Fille de satin blanc »

Un grand roman d'amour et d'humour signé Laure Clérioux

Disponible chez « Lire en Ligne »